

La Russie, côté cour

Simon Sebag Montefiore, historien et romancier, enquête sur les coulisses du pouvoir, de Catherine II à Staline

Londres, à deux pas de Hyde Park, dans le quartier très huppé de Kensington. Une rue plantée de cerisiers et bordée de maisons ultrachics aux façades d'un blanc immaculé. Ici, le mètre carré n'a pas de prix. D'ailleurs, signe qui ne trompe pas, les oligarques russes raffolent de l'endroit.

L'idée d'avoir de tels voisins amuse beaucoup Simon Sebag Montefiore. Et pour cause : sa grande passion est précisément l'histoire des femmes et des hommes qui ont gouverné la Russie. C'est avec eux qu'il passe l'essentiel de son temps depuis une quinzaine d'années. Et c'est grâce aux livres qu'il a consacrés à Catherine II, Potemkine et Staline qu'il s'est imposé sur la scène éditoriale comme l'un des historiens les plus originaux de sa génération.

La Russie, Simon Sebag Montefiore l'a découverte au début des années 1990. Il allait alors sur ses 30 ans, gagnait (déjà) beaucoup d'argent comme banquier, mais ne se voyait pas passer toute sa vie en costume trois pièces dans un bureau. « J'avais envie qu'il m'arrive quelque chose d'excitant, dit-il. Alors j'ai tout lâché. Je suis parti en ex-URSS. Ce qu'il se passait là-bas à l'époque était fascinant. J'ai réussi à bosser comme correspondant de guerre pour différents journaux. Il m'est arrivé des trucs de dingue. »

Comme ce jour, en Tchétchénie, où il est passé à deux doigts d'un kidnapping en est venu à s'intéresser à Staline. D'abord, en brossant un tableau de la vie quotidienne dans le Kremlin des années 1930 (Staline. La Cour du tsar rouge, Editions des Syrtes, 2005). Ensuite, en retraçant la première vie du futur dictateur, à l'époque où le redoutable « Sosso » n'était ni plus ni moins qu'un gangster qui passait le plus clair de son temps à semer la terreur dans son Caucase natal, avec une dilection particulière pour les braquages de banques (Le Jeune Staline, Calmann-Lévy, 2008, réédition Le Livre de poche, 766 p., 8,50 €).

Assis dans son vaste et lumineux salon, à quelques coudées du guéridon sur lequel trône sa photo de mariage (où pose, à ses côtés, son « ami » le prince Charles), Simon Sebag Montefiore est comme dans ses livres : intarissable, érudit, mais tout sauf pontifiant. Grand admirateur de Jean Lacouture,

celui de ses livres qu'il juge le plus réussi. Il trouve d'ailleurs fort dommage qu'il ne soit pas traduit en français. « Valéry Giscard d'Estaing, avec qui j'ai dîné à l'ambassade de France il y a quelques mois, m'a dit qu'il avait beaucoup aimé. Il m'a confié qu'il aurait adoré vivre à cette époque. Cela ne m'a pas étonné : c'est assez son genre, vous ne trouvez pas ? Remarquez, je le comprends. Moi aussi, je suis sûr que cela m'aurait beaucoup plu... »

Le XVIII^e siècle, pourtant, Simon Sebag Montefiore n'en a pas fait sa spécialité. Car, en travaillant sur Catherine II et Potemkine, il a compris que, plus encore que leur époque, c'est leur façon de gouverner la Russie qui l'intriguait. « J'ai pris conscience que ce qui me passionne avant tout est de comprendre ce qu'est réellement le pouvoir, explique-t-il. Etudier la vie de la cour russe à l'époque est de ce point de vue quelque chose de fascinant : on voit très bien que l'essentiel se passe hors des structures institutionnelles, que le pouvoir réel des uns et des autres ne dépend pas de leurs fonctions officielles, mais de leur proximité avec l'impératrice. Tout cela est extrêmement subtil, et très fragile en même temps. »

Le Kremlin des années 1930

A écouter Simon Sebag Montefiore dire sa passion pour ce qu'il appelle « l'anthropologie du pouvoir », on comprend sans difficulté pourquoi il en est venu à s'intéresser à Staline. D'abord, en brossant un tableau de la vie quotidienne dans le Kremlin des années 1930 (Staline. La Cour du tsar rouge, Editions des Syrtes, 2005). Ensuite, en retraçant la première vie du futur dictateur, à l'époque où le redoutable « Sosso » n'était ni plus ni moins qu'un gangster qui passait le plus clair de son temps à semer la terreur dans son Caucase natal, avec une dilection particulière pour les braquages de banques (Le Jeune Staline, Calmann-Lévy, 2008, réédition Le Livre de poche, 766 p., 8,50 €).

Assis dans son vaste et lumineux salon, à quelques coudées du guéridon sur lequel trône sa photo de mariage (où pose, à ses côtés, son « ami » le prince Charles), Simon Sebag Montefiore est comme dans ses livres : intarissable, érudit, mais tout sauf pontifiant. Grand admirateur de Jean Lacouture,



Simon Sebag Montefiore. ROBERT FISK POUR « LE MONDE »

« J'ai pris conscience que ce qui me passionne avant tout est de comprendre ce qu'est réellement le pouvoir »

re, il aime l'histoire avant tout par goût des histoires. Celles des autres, bien sûr, mais aussi celles qui ont émaillé ses propres recherches. Il faut dire que son travail d'enquêteur lui a permis de faire quelques rencontres peu banales. Avec Iouri Jdanov, le genre de Staline : « C'était extraordinaire de le rencontrer. Staline l'adorait, il le considérait comme le Soviétique

idéal. Un curieux personnage, extraordinairement cultivé, une éducation à la XIX^e siècle, et en même temps le stalinien pur jus, sans le moindre recul. » Avec les descendants de Mikoyan : « Eux, c'était tout le contraire. Des gens très civilisés, très libéraux. A propos du jour où ils ont appris que leur père avait été l'un des responsables du massacre de Katyn [l'exécution,

par les Soviétiques, de 4 000 officiers polonais en avril 1940], ils m'ont dit : « Vraiment, ce fut une sale journée pour les Mikoyan. »

Mais c'est une autre rencontre qui l'a le plus marqué. C'était lors de son enquête sur la jeunesse de Staline. « J'avais fait paraître des annonces dans les journaux. J'étais aussi passé aux infos pour expliquer que j'étais à la recherche de

documents et de témoignages. C'est comme ça que je suis tombé sur une Géorgienne de 106 ans qui avait assisté au mariage de Staline en 1906. Elle était enfant à l'époque : il fallait donc prendre ce qu'elle disait avec des pincettes. Mais c'était extraordinaire. »

Derrière son look de golden boy, Simon Sebag Montefiore confesse un petit côté « fleur bleue ». Il faut ainsi l'entendre raconter la genèse de son dernier livre, *Sashenka* (traduit de l'anglais par Irène Offermans, Belfond, 570 p., 22 €), un roman fort bien ficelé, qui retrace, à travers le destin d'une militante bolchevique devenue femme d'apparatchik, les illusions perdues de toute une génération. « Le personnage de Sashenka est né le jour où, dans les archives, je suis tombé sur la photographie d'une femme de 28 ans aux cheveux gris, absolument superbe, dont les seules informations étaient son nom – de consonance juive – et le fait qu'elle avait été exécutée en 1937. A partir de là, j'ai imaginé la vie qui aurait pu être la sienne, en la nourrissant d'histoires vraies et souvent tragiques, comme celle de l'écrivain Isaac Babel. Les tragédies familiales me hantent... »

On pourrait prendre cette dernière phrase pour un cliché. A écouter cet homme de 45 ans nous parler de son ancêtre du côté paternel, Moses Montefiore – riche banquier originaire d'une famille juive de Livourne et anobli par la reine Victoria –, de sa « merveilleuse épouse », Santa – dont les romans d'amour se vendent comme des petits pains –, de ses deux enfants « absolument adorables » ou de son « vieil ami » David Cameron – aujourd'hui premier ministre –, on se demande vraiment quelle place la tragédie peut bien occuper dans sa vie. Sauf quand il évoque l'histoire de sa famille maternelle, juive elle aussi, mais très pauvre celle-là, qui fut obligée de quitter l'Empire russe en 1904, après le sanglant pogrom de Kichinev. « Dans la vie, vous savez, rien n'est définitivement acquis. »

Serait-ce cela, au fond, la leçon de l'Histoire ? « Que tout est fragile ? Oui, très certainement. » On ne s'attendait pas à passer une matinée dans un hôtel particulier de Kensington pour discuter de la précarité des choses... ■

Thomas Wieder

Résolution 87

de Denis Brulet

Nous sommes en mars 2048, et la planète s'agite. De Paris à Pékin, il n'est question que d'un vote historique qui doit intervenir à l'ONU. La « résolution 87 », élaborée par de brillants esprits, persuadés que l'humanité court à sa perte, recommande aux Etats de rendre possible le suicide, ou même l'élimination physique, de tout individu ayant atteint l'âge de 87 ans. Ces mesures radicales s'imposeraient en raison du vieillissement de la population et du fait que le monde ne souffre pas de surpopulation, comme on le croyait, mais de dénatalité. Seul un homme serait capable de bloquer le vote : un vieux mathématicien, immobilisé sur son fauteuil roulant, dans une maison de retraite de Savoie... Pour nous sensibiliser au renversement des perspectives démographiques, Denis Brulet, ancien directeur de l'information de l'Agence France-Presse, aurait pu se contenter d'aligner des statistiques. En choisissant la fiction, avec des personnages bien campés, il réussit à « humaniser » un sujet qui donne froid dans le dos. ■

Robert Solé

L'Harmattan, 136 p., 13,50 €.



L'Arbre transformé

de Daniel Guillaume

Les bons romans d'apprentissage ne déniaient pas que leurs personnages ; aux lecteurs aussi d'en tirer profit. Dans le premier roman de Daniel Guillaume, *L'Arbre transformé*, le lecteur trouve de quoi changer son regard grâce au voisinage que cette écriture entretient avec la poésie. Le fil est bien celui d'un roman d'apprentissage, dans lequel un jeune protagoniste cherche son équilibre. Il a contre lui et pour lui l'écrasant héritage d'une mère, poétesse hongroise, rescapée de la Shoah, et d'un père, architecte français, adepte de lectures sadiennes. C'est en suivant la voix heartée de ce personnage, qui contient « tout un champ de

bataille entre ses ancêtres », que le lecteur apprend à voir, comme lui, le profond mystère du présent. « Cette rencontre d'atomes immenses dont chacun mord, tire la couverture à lui » : réseau énigmatique, que restituent dans le roman la dynamique des images, portées par de brèves notations ou d'amples phrases ductiles, le laci des épisodes présents et passés, et la vision des paysages de France et d'Europe de l'Est superposés. ■

Fabienne Dumontet

Seuil, 188 p., 16,50 €.

La Femme du métro

de Ménéas Koumandarèas
Ménéas Koumandarèas est l'un des écrivains grecs les plus populaires dans son pays. Au fil de son œuvre, Athènes est devenue le miroir où se reflètent les problèmes de la société grecque. Dans *La Femme du métro*, qu'il a écrit en 1975, on est cependant très loin des soucis actuels des Hellènes plongés dans les remous de la crise économique. Il s'agit d'un roman très bref, centré sur une femme mariée de 40 ans et un étudiant de 20 ans qui se croisent dans le métro. « Ils

se retrouvaient tous les soirs à 8 heures. Il montait à Thissio, elle à Monastiraki. » La première phrase laisse croire au lecteur qu'il a deviné la suite. Voire... Comme le souligne Michel Volkovitch, le traducteur, dans une postface, il ne pourrait s'agir que d'« une petite histoire toute simple, banale ». Or « La Femme du métro est un de ses livres touchés par la grâce » dont Koula et Mimis constituent les archétypes. ■

Alain Beuve-Méry

Traduit du grec par Michel Volkovitch, Quidam, 80 p., 10 €.

Landing

de Malika Wagner
Dans la chaleur écrasante d'un New York de juillet, mobilisé par l'attente de la visite officielle du président des Etats-Unis à l'occasion de la fête nationale, Philippe Alvarez et Sally Mortensen se croisent par hasard dans un restaurant proche de l'ONU. Lui prétend être en voyage d'affaires, elle enseigne le français à l'université voisine. Ils ont deux points communs : ils se connaissent déjà et ni l'un ni l'autre n'est réellement ce qu'il prétend être. Sur fond d'une Amérique traumatisée par le 11-Septembre, paranoïaque, suspendue aux discours de ses

médias et comme fascinée par sa propre politique sécuritaire, ces deux destins vont se heurter à leurs contradictions et à un passé qui refuse de s'effacer. Dominé par la figure de New York, ancienne terre d'accueil de toutes les immigrations rattrapée par les démons de la peur de l'autre, *Landing* raconte la tragédie de ces vies qui, se rêvant différentes, sont confrontées à un monde où règne de plus en plus la seule mécanique des jeux de pouvoir. ■

Benjamin Fau

Actes Sud, 220 p., 19 €.

Jass

de David Fulmer
« C'était une musique comme jamais personne n'en avait jamais entendue, rugueuse et tapageuse, bruyante et rapide. Les Nègres s'étaient enflammés les premiers, puis les Créoles, et la fièvre avait enfin gagné les Blancs. » Nous sommes à La Nouvelle-Orléans, au début du XX^e siècle, dans un univers pauvre et corrompu. Le jazz, alors appelé « jass » comme le précise l'auteur, était joué surtout par des hommes de couleur, généralement illettrés, dans les parties les plus sordides de la ville. Dans les bars du quartier de Storyville, ils maniaient ensem-

ble divers instruments, guitare, trompette, trombone, clarinette et cymbales. Le tout pour faire du bruit et raconter des histoires tordues, à la plus grande joie des clients, surtout habitués aux scènes de violence et de prostitution. C'est là que sont assassinés successivement quatre « musiciens » et que l'enquêteur retraité, Valentin Saint-Cyr, décide de trouver le fin mot de l'histoire. Les autorités locales sont mal organisées et peu fiables. Dans ce cas, elles classent les meurtres comme des actes isolés et ne rendent ces assassinats que plus mystérieux.

Le *Times Picayune* (journal quotidien lancé en 1837, qui existe toujours en 2010) fait part à ses lecteurs de chacune des morts, mais s'en tient à la version officielle. Seul un journaliste archiviste, Joe Kimball, ami de longue date, trop alcoolique pour être un véritable reporter, accepte d'aider Valentin. L'enquête de Valentin Saint-Cyr permet surtout de découvrir une ville du Sud américain (la Louisiane est devenue un Etat américain en 1812) et de comprendre le succès grandissant du jazz à travers le monde. ■

Françoise Lazare

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Frédéric Grellier, Payot/Rivages, « Thriller », 368 p., 21,50 €.